

# Marco

Quand Marco passait, tous les jeunes hommes  
Se penchaient pour voir ses yeux, des Sodomes  
Où les feux d'Amour brûlaient sans pitié  
Ta pauvre cahute, ô froide Amitié ;  
Tout autour dansaient des parfums mystiques  
Où l'âme, en pleurant, s'anéantissait.  
Sur ses cheveux roux un charme glissait ;  
Sa robe rendait d'étranges musiques

Quand Marco chantait, ses mains, sur l'ivoire  
Évoquaient souvent la profondeur noire  
Des airs primitifs que nul n'a redits,  
Et sa voix montait dans les paradis  
De la symphonie immense des rêves,  
Et l'enthousiasme alors transportait  
Vers des cieux connus quiconque écoutait  
Ce timbre d'argent qui vibrait sans trêves,

Quand Marco pleurait, ses terribles larmes  
Défiaient l'éclat des plus belles armes ;  
Ses lèvres de sang fonçaient leur carmin  
Et son désespoir n'avait rien d'humain ;  
Pareil au foyer que l'huile exaspère,  
Son courroux croissait, rouge, et l'on aurait  
Dit d'une lionne à l'âpre forêt  
Communiquant sa terrible colère,

Quand Marco dansait, sa jupe moirée  
Allait et venait comme une marée,  
Et, tel qu'un bambou flexible, son flanc  
Se tordait, faisant saillir son sein blanc ;  
Un éclair partait. Sa jambe de marbre,  
Emphatiquement cynique, haussait  
Ses mates splendeurs, et cela faisait  
Le bruit du vent de la nuit dans un arbre,

Quand Marco dormait, oh ! quels parfums d'ambre  
Et de chair mêlés opprimaient la chambre !  
Sous les draps la ligne exquise du dos  
Ondulait, et dans l'ombre des rideaux  
L'haleine montait, rythmique et légère ;  
Un sommeil heureux et calme fermait  
Ses yeux, et ce doux mystère charmait  
Les vagues objets parmi l'étagère,

Mais quand elle aimait, des flots de luxure  
Débordaient, ainsi que d'une blessure  
Sort un sang vermeil qui fume et qui bout,  
De ce corps cruel que son crime absout :  
Le torrent rompait les digues de l'âme,  
Noyait la pensée, et bouleversait  
Tout sur son passage, et rebondissait  
Souple et dévorant comme de la flamme,  
Et puis se glaçait.